

Essai

Numéro 87, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2002). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (87), 48–69.



Gilles Pellerin
LA MÈCHE COURTE
 LE FRANÇAIS, LA CULTURE
 ET LA LITTÉRATURE
 L'instant même, Québec,
 2001, 140 p. ; 19,95 \$

Le titre évoque le ras-le-bol d'un auteur qui, en sa triple qualité d'écrivain, d'éditeur et de professeur de littérature, récuse les diktats qui régissent la vie culturelle d'ici. À la fois *défense* et *illustration* de la langue, de la culture et de la littérature, *La mèche courte* rassemble un mémoire et des conférences remaniées aux fins de la présente publication, sauf le dernier chapitre, « J'ai bon dos », où Gilles Pellerin réplique aux décideurs qui, au nom d'une pseudo-démocratie, rejettent tout ce qui, à leurs yeux, n'est pas du gabarit *Grand Public*. Dans les chapitres précédents, il aura dénoncé l'industrie touristique et l'impérialisme culturel qui mettent en péril la diversité des langues et des cultures ; les médias qui méprisent le peuple en se targuant de le connaître, quand ils jugent trop élitistes les émissions qui s'intéressent à la vie intellectuelle – car il n'est pas de bon ton d'être intellectuel en ce pays ; il aura interpellé les bibliothécaires à courte vue qui condamnent à l'oubli des œuvres et des auteurs, quand on s'attendrait à ce que les bibliothèques « soient des havres de mémoire ». Son dernier coup de plume prend à partie l'école et le ministère de l'Éducation ; il souligne les aberrations que suscite le programme de français au collégial, et s'inquiète de ce que la médiocrité et la pensée

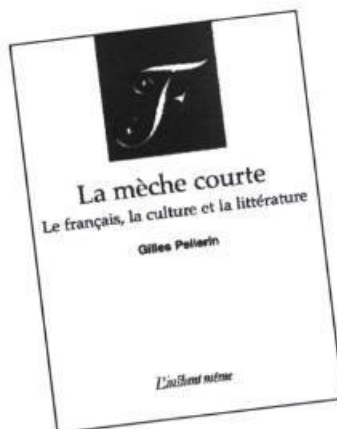
mécaniste trouvent trop facilement place à l'école.

Plutôt que la langue approximative dont on ne saurait s'éloigner pour être vu comme un *vrai Québécois*, Pellerin réclame « [l]a langue de la dignité [qui] n'exclut pas les mots du cru ». Il revendique le droit de s'écarter du réalisme en littérature sans être rejeté, le droit, comme écrivain, d'employer « l'incise, la métaphore, l'inversion, la connotation, l'allusion, la saillie », sans être mis au ban, « coupable d'élitisme ». Pourquoi faudrait-il renoncer « à la richesse des mots, au pétage de broue flamboyant, à l'image qui se prend pour de l'hélium » ? On l'aura compris, la verve et le style festif de Pellerin sont l'émanation de sa passion pour la langue, la culture et la littérature qu'il s'emploie à célébrer.

Pierrette Boivin

Yvon Boucher
LE JÉSUISTE DE CRISTAL
 Varia, Montréal, 2001,
 217 p. ; 14,95 \$

De toute évidence, Yvon Boucher aime bien provoquer. En témoigne d'abord le Christ au corps de femme illustrant la couverture du *Jésuite de cristal*. Le confirment ensuite la brochette de textes qu'il y propose. Ce sont, en fait, ses humeurs, ses réflexions empreintes de cynisme qu'il livre. Elles touchent surtout les relations hommes-femmes et, en particulier, la sexualité. D'ailleurs, le verbe *bander* est sans doute le mot qui revient le plus souvent dans sa prose. Il sait fort bien que celle-ci n'atti-



ra pas les foules. D'ailleurs il écrit : « En ce qui me regarde, je n'ai rien à vous conseiller car je bande à part... » Chose certaine, les femmes ne sont pas les lecteurs qu'il vise. Cet autre extrait le démontre clairement : « C'était le genre de femme qui pensait qu'un trou du cul ne sert qu'à chier. C'est à cause des femmes comme elle que le bordel a été inventé. » On le constate, choquer semble le faire jouir. « Je ne suis pas 'sortable' » n'est-il pas le titre d'un de ses textes ! Au risque de surprendre l'auteur, j'avoue avoir trouvé un certain plaisir à lire cet essai. J'aime bien quand il y ridiculise le train-train quotidien. C'est, à mon avis, là où il est le plus *sortable* : « Vos files d'attente dans les Caisses populaires, vos patiences, endormies, à l'endroit des bureaucraties ministérielles, vos soupers à

la chandelle, si prévisibles, pour la Saint-Valentin, vos RÉA, vos REÉR et vos derrières coincés dans la panique du Futur qui justifie un présent mesquin-bout-de-chandelle-économie-steak-haché-macaroni-providence-Provigo-dépanneur-Loto-Québec me font vomir », écrit-il.

Digne d'intérêt, également, est sans doute la préface de François Landry. On y retrouve une fine et pénétrante analyse de l'œuvre d'Yvon Boucher. Pour si bien connaître un auteur et une œuvre aussi peu conformistes, le préfacer est sans doute professeur de littérature à l'université, pensais-je. D'où ma surprise et, il me faut l'avouer, mon plaisir, de constater que ce n'est pas le cas. Preuve, s'il en fallait, que la culture n'est le monopole d'aucun milieu.

Gaétan Bélanger

Marie Rouanet
DU CÔTÉ DES HOMMES
 Albin Michel, Paris, 2001,
 226 p. ; 26,95 \$

En cette époque où le discours des hommes sur les femmes et inversement est encore trop souvent teinté de mauvaise foi, Marie Rouanet offre un récit réconfortant à ceux et celles qui croient que la différence ne devrait pas forcément mener au conflit et que l'équité ne se mesure pas à l'aune d'une équivalence mathématique. La différence, même irréductible, ne signifie pas qu'il est impossible de communiquer puisqu'il « n'y a pas de frontière sans un endroit où la franchir ».

La découverte de l'autre sexe, Marie Rouanet rappelle comment elle l'a vécue dans son enfance, dans sa province française des années quarante. Le premier souvenir

raconté est lié aux départs matinaux de son père pour la chasse, par le biais desquels le monde masculin lui apparaît puissamment odoriférant et résolument tourné vers l'extérieur. Le portrait des copains de ce dernier, tous modestes travailleurs, lui permet de dessiner ensuite plusieurs types d'hommes : le coureur, le doux, le naïf, le gourmand, etc. Aucun n'est bien méchant, mais chacun est quelque peu contraint de trouver hors de la maison – domaine des femmes, où ils encomrent, salissent et dérangent – un endroit où retrouver la complicité de ses pairs.

Elle évoque également la curiosité des fillettes vis-à-vis des garçons : curiosité que ne vient ternir aucune envie d'être comme eux. C'est la fascination pour la différence qui culmine dans la sexualité, dont les jeunes filles semblent deviner quelques secrets avant même d'en avoir entendu parler. C'est du moins ce que laissent entendre comptines et jeux en apparence anodins, sans qu'il soit nécessaire de les soumettre à une grille d'analyse freudienne. Quand les garçons grandissent, les filles constatent qu'ils ne deviennent pas pour autant automatiquement des hommes. Cela ne se passe pas sans quelque rite d'initiation plus ou moins clandestin, quelque épreuve plus ou moins cruelle qui mettent en jeu la force physique ou l'endurance. Quand le petit garçon est devenu un homme, il lui est permis de participer à certains rituels de carnaval (et elle en décrit quelques-uns). Force est cependant de constater que ces coutumes passées au folklore ont perdu beaucoup de leur sens depuis que les femmes y participent de la même manière que les hommes.

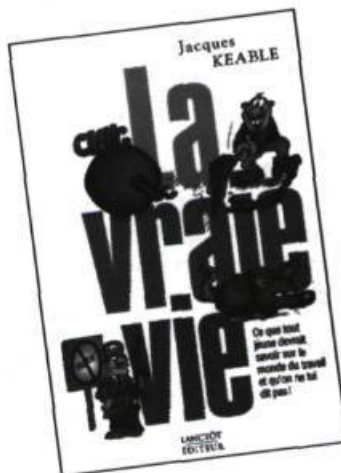
Loin cependant d'être un réquisitoire contre le féminisme, ce récit, qui tient de l'autobiographie et de la prose d'idées, montre que si les femmes occidentales ont réussi à se tailler une place dans les domaines jadis réservés aux hommes, la réciproque n'est pas vraie ni facile à appliquer d'ailleurs. Être une femme apparaît dès lors comme un avantage ayant comme corollaire la responsabilité de laisser l'autre sexe trouver son espace dans un nouvel équilibre.

Hélène Gaudreau

Marta Harnecker
LA GAUCHE À L'AUBE
DU XXI^e SIÈCLE
Lancôt, Outremont, 2001,
402 p. ; 21,95 \$

La perspective d'ensemble que suggère le titre de cet ouvrage appelle d'abord une remarque importante. Quoiqu'on puisse y retrouver, par exemple, des éléments pour la compréhension de certains bouleversements en cours dans nos sociétés, ce dont il est question ici sur le plan politique concerne exclusivement les traditions, l'expérience et la pratique de la gauche révolutionnaire en Amérique latine. En conséquence, le livre de Marta Harnecker s'adresse à une famille politique spécifique en tant que contribution à l'« art de construire une force sociale antisystémique ».

Conçu comme une sorte de manuel – chaque idée ou développement fait l'objet d'un paragraphe numéroté (1401 au total) –, *La gauche à l'aube du XXI^e siècle* est une vaste synthèse qui retrace dans un premier temps la trajectoire récente de ce courant politique largement inspiré par la révolution cubaine. Dans un second volet, l'auteur se penche sur



les enseignements concrets qu'Harnecker dégage de l'expérience des gouvernements locaux sous l'influence du Parti des Travailleurs au Brésil constituent une confirmation de la pertinence des réflexions qu'elle nous soumet.

Daniel Dompierre

Jacques Keable
LA VRAIE VIE
CE QUE TOUT JEUNE DEVRAIT
SAVOIR SUR LE MONDE
DU TRAVAIL ET QU'ON
NE LUI DIT PAS !
Lancôt, Outremont, 2001,
184 p. ; 14,95 \$

Ce que tout jeune devrait savoir sur le monde du travail et qu'on ne lui dit pas ! Le sous-titre de *La vraie vie* est beaucoup plus évocateur que le titre. Ce livre de Jacques Keable, auquel ont collaboré la Centrale des syndicats du Québec, la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec et le Fonds de solidarité FTQ, est cependant plus qu'une liste des droits accordés aux travailleurs non syndiqués en vertu de la *Loi sur les normes du travail*. C'est également plus qu'un guide sur les pourquoi et comment de la syndicalisation.

La vraie vie comporte aussi un survol de l'histoire du travail, allant de l'esclavage en Égypte au temps des pharaons jusqu'au néolibéralisme, en passant par le servage et la révolution industrielle, son capitalisme sauvage y compris. L'ouvrage contient également une brève histoire du syndicalisme, notamment au Québec. Quant aux acquis découlant du syndicalisme, l'auteur en énumère non seulement certains dont jouissent les syndiqués, mais aussi d'autres dont tous les travailleurs et même toute la société tirent bénéfice. La présen-

les transformations actuelles du capitalisme, sur ses fondements structurels ainsi que sur les effets sociaux des politiques néolibérales qui marquent profondément le processus de mondialisation. Ici, c'est surtout à un résumé descriptif des thèses de différents auteurs que se livre Harnecker dans ce travail qui vise à se réapproprier les moyens théoriques d'une analyse critique. Enfin, la dernière partie effectue un bilan politique doublé de l'élaboration de nouvelles pistes pour renouveler la réflexion et la pratique de la gauche anticapitaliste. En partant du constat de la crise plurielle (théorique, politique, organisationnelle) de la gauche, l'auteur plaide pour une refondation de l'analyse de classe et pour l'instauration de nouvelles pratiques dans la construction d'une alternative. À cet égard,

tation graphique de *La vraie vie* est bien adaptée au marché ciblé, celui des jeunes travailleurs. Les illustrations caricaturales sont abondantes, et des encadrés sont utilisés pour présenter des historiettes ou préciser certaines notions. Le langage utilisé est également adapté aux jeunes lecteurs. « Quand on n'aime pas sa job, quand on la trouve plate à mourir, le temps paraît long longtemps, la lu ron don dai. Une éternité. Et l'éternité c'est long. Surtout vers la fin, précise le poète. » *La vraie vie* permettra aux jeunes lecteurs, et aux moins jeunes, d'apprendre agréablement une foule d'informations importantes sur le monde du travail.

Gaétan Bélanger

Textes réunis par
Alain Baudot et Christine
Dimitriu-Van Saanen
**MONDIALISATION
ET IDENTITÉ**
Du Gref, Toronto, 2001,
202 p. ; 10 \$

Réunissant les textes commémoratifs de la Grande réunion des écrivains francophones du Canada et d'autres pays lors du huitième Salon du livre de Toronto tenu des 12 au 15 octobre 2000, ce livre (dont la mise en pages laisse gravement à désirer) inclut le meilleur et le pire, des contributions respectueuses et d'autres manifestement préparées sur le coin d'une table à café. À côté de très beaux textes – entre autres, ceux de Abelkader Djemaï, Majid El-Houssi ou Félix Molitor –, on en trouve plusieurs autres qui laissent plus que songeur.

Retenons donc le meilleur et partons avec Lorraine Desjarlais du fait que les termes *mondialisation* et *globalisation* ne sont pas synonymes, le premier, contrairement au deuxième, n'incluant pas les cultures, même si les pratiques qu'il désigne ont des effets massifs sur elles. Jacques Godbout rappelle d'ailleurs dans ce contexte que ce n'est pas la mondialisation qui menace le précaire équilibre de nos sociétés, mais le capitalisme sans frontières des transnationales et des financiers, la guerre par le commerce. Jean-Claude Masson insiste sur la nécessité de distinguer entre le multiple et le divers : « On ne peut superposer la béarnaise, la sauce chinoise aux huîtres et la sauce espagnole à l'encre de poulpe ». Belle manière de préciser que nous ne gagnons rien à démoniser les pratiques, les métaphores et les métonymies de la mondialisation (qui ne saurait être confondue avec l'américanisation) et qu'il est peut-être préférable de nous interroger sur les grands enjeux actuels en revenant à une perspective phylogénétique et ethnologique : « Pourquoi mesure-t-on le monde à l'estomac de celui qui le mange ? En somme, pourquoi la barbarie est-elle devenue une norme ? » Ce sont là les heureuses questions de Jean Bédard, lesquelles ont l'avantage de remettre en lumière la pulsion anthropophagique de l'humanité et de ramener ainsi le problème crucial de l'identité.

Une fois oubliés les incontournables messages-bidons des politiciens invités



comme pique-assiettes, on pourra glaner ça et là quelques lignes inspirées. On pourra toutefois difficilement éviter les conneries comme celles de Bob Rae, bien représentatives de la ploutocratie : « Lorsque le maire de Shanghai rencontre celui de Montréal, ils se comprennent tous deux instantanément, sans égard aux barrières linguistiques ou politiques. » Vaut-il même la peine de commenter ?

Michel Peterson

Sous la dir.
D'Élaine Hémond
**FOLLES DE LA
POLITIQUE !**
**LES FILLES ET LES
CARRIÈRES LIÉES À LA
VIE DÉMOCRATIQUE**
Septembre, Québec, 2002,
87 p. ; 15,95 \$

Après *Folles du génie!*, *Les filles et les carrières en ingénierie*, *Folles des puces!*, *Les filles et les carrières en technologie de l'information*, *Filles de défis!*, *Les filles et les métiers non traditionnels*, le livre *Folles de la politique!*, *Les filles et les carrières liées à la vie démocratique* est le quatrième essai d'une série qui ne manquera pas d'intéresser toutes les jeunes filles qui rêvent – trop souvent sans oser y croire – d'une profession et d'une vie traditionnellement réservées aux garçons.

Folles de la politique ! donne d'abord la parole aux jeunes : filles et garçons, de 13 à 21 ans, débattent leurs préjugés, disent leurs attentes et leur scepticisme envers la (les) politique(s). « Se sentent-ils prêts, eux, à relever le défi démocratique ? Jamais... Peut-être... Pourquoi pas... » Suivent ensuite quinze portraits de femmes : elles sont journalistes, députées, cadre supérieur de l'administration, mairesses, syndicalistes, responsables d'associations ou universitaires, elles ont des parcours très différents, elles témoignent de leur engagement, des difficultés mais aussi du plaisir qu'elles éprouvent, quotidiennement, à participer à la vie publique et à l'évolution de la société québécoise. Sûres d'elles-mêmes depuis la plus tendre enfance ? Pas vraiment... Pas toutes ! Dans une troisième et dernière partie, l'ouvrage présente « une mosaïque » de propos et de parcours de femmes qui font partie du paysage social et politique québécois.

Ce livre est né de la volonté du Groupe *Femmes politique et démocratie* d'inciter et d'aider les femmes à s'engager dans l'action démocratique. L'ouvrage s'adresse en priorité à toutes les jeunes filles – du secondaire à l'université – en âge



de s'orienter sur le plan professionnel, mais sa lecture peut en amener d'autres à remettre en cause bien des préjugés. Rédigé dans un style journalistique, illustré de nombreuses photos, ponctué d'encarts d'informations, le livre se lit bien : il démythifie et informe. *Folles de la politique !* veut surtout faire savoir aux jeunes filles qu'un engagement en politique, ou en périphérie de la politique, est possible et que cela permet de se construire une carrière et un quotidien au cœur de l'action. Parions que les jeunes Québécoises qui rêvent de changer le monde se laisseront tenter par ce beau projet de vie.

Christine Zahar

Manuel Vázquez Montalbán
ET DIEU EST ENTRÉ
DANS LA HAVANE
Trad. de l'espagnol
par Monique Béguin-Clerc
et Jean-Pierre Clerc
Seuil, Paris, 2001,
582 p. ; 39,95 \$

Il ne sera pas facile de trouver mieux. Il ne sera même plus possible de gloser à propos des ratés de la révolution cubaine sans faire intervenir dans le débat telle ou telle entrevue de Manuel Vázquez Montalbán. Apprécié à juste

titre pour son policier Pepe Carvalho (et ses talents culinaires), l'écrivain confirme le talent déjà étalé dans *Galindez* : il est un maître de l'enquête sociale et politique, un journaliste en totale maîtrise des règles et des exigences du journalisme d'enquête.

Montalbán prend prétexte de l'étonnante visite de Jean-Paul II à Cuba pour soumettre Fidel Castro et son île à une batterie de questions. Les angles d'attaque sont nombreux : qu'est devenue la révolution ? Les Cubains mangent-ils à leur faim ? Que penser de cette La Havane dissidente qui hurle à Miami ? Quelle est la relation entre le susceptible pouvoir personnel de Fidel et les intellectuels de l'île ? La mère-patrie, l'Espagne, traite-t-elle Cuba autrement que les autres pays ? L'urbanisme de La Havane résulte-t-il d'une vision austère ou préserve-t-il les traditions chantantes de la révolution tropicale ? Autant de dossiers que Montalbán ouvre, étoffe, stylise. Son enquête le mène au Vatican, à Miami, à la cour d'Espagne, elle met à contribution les contacts établis au cours d'une fabuleuse carrière de romancier et d'incorruptible enquêteur. L'humour attendu du créateur de Pepe Carvalho trouve pourtant à se loger. Comment ne pas sourire quand l'énigmatique sous-commandant Marcos fait savoir, du fond de son Chiapas, qu'il ne lit plus les aventures du détective gastronome parce qu'elles aiguisent un peu trop sa faim ? Et il faut lire la réponse de Montalbán.

Un modèle de professionnalisme, d'équilibre établi à égale distance de la question grossière et de la complaisance, de culture et d'élégant savoir-vivre.

Laurent Laplante

Albert Jacquard
et Axel Kahn
L'AVENIR
N'EST PAS ÉCRIT
Bayard, Paris, 2001,
254 p. ; 24,95 \$

Décidément, le monde contemporain n'est pas simple. Le progrès scientifique fait surgir bien des questions, et si la population et les gouvernements ne se décident pas à y réfléchir et à y répondre très vite, les multinationales et les scientifiques s'en chargeront pour eux. Ils ont d'ailleurs déjà commencé.

Peut-on autoriser des parents à choisir au préalable des caractéristiques de leurs enfants ? Y a-t-il lieu d'interdire la naissance d'enfants porteurs de tares génétiques ? Le « gène de l'intelligence » existe-t-il ? Si oui, est-il plus fréquent chez une race que chez d'autres ? Est-il justifié pour des entreprises de bre-

veter des séquences génétiques naturelles comme on brevète des médicaments résultant du génie humain ? Doit-on honnir les OGM ?

Pour répondre à ces questions, il faut bien connaître ce que sont et ne sont pas les gènes, et comprendre leurs fonctions. Interrogés par Fabrice Papillon, Albert Jacquard et Axel Kahn s'emploient ici à nous éclairer... Et nous, il nous reste à les comprendre, malgré les opinions qui diffèrent d'un savant à l'autre, et même si bien des notions évoquées ne sont pas forcément accessibles aux profanes que nous sommes.

Les déterministes balaieront du revers de la main ces interrogations et ces angoisses, estimant que de toute façon, notre avenir est, justement, préprogrammé dans nos gènes. Ce serait méconnaître l'humain et sous-

LIBER

Pratiques de la pensée *Philosophie et enseignement* *de la philosophie au cégep*

Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand,
Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher

Pratiques de la pensée
Philosophie et enseignement
de la philosophie au cégep

Préface de Paul Inchauspé

Liber

192 pages, 20 dollars

Pierre Bertrand
Robert Hébert
Jacques Marchand
Michel Métayer
Laurent-Michel Vacher

avec une préface
de Paul Inchauspé

estimer sa complexité, répondent nos deux scientifiques. Il serait donc encore permis d'être optimiste ? Axel Kahn : « Je ne suis ni optimiste ni pessimiste, mais seulement mobilisé. Je sais, en effet, que nous avons la liberté de vouloir, habités par la conviction de pouvoir modeler notre avenir en fonction de ce dont nous avons osé faire le projet. »

C'est ce projet qu'il reste à déterminer ensemble... si nous arrivons à assimiler l'information nécessaire.

François Lavallée

Jules Tessier
AMÉRICANITÉ
ET FRANCITÉ
ESSAIS CRITIQUES
SUR LES LITTÉRATURES
D'EXPRESSION FRANÇAISE
EN AMÉRIQUE DU NORD
Le Nordir, Ottawa, 2001,
207 p. ; 20 \$

Suivant une tradition bien connue en études littéraires, Jules Tessier a réuni en volume des articles déjà parus antérieurement dans des ouvrages collectifs et des revues. L'un de ces périodiques est *Francophonie d'Amérique*, fondé par l'auteur en 1991, à sa direction pendant dix ans, et dont l'objectif initial était de « [faire] ressortir la pluralité et la diversité des manifestations de la vie française partout sur le continent nord-américain ». Au terme de son mandat décennal, l'ex-directeur reproduit des articles dont l'orientation concorde avec celle, plus précise, qui présida à la naissance de la revue : publiés entre 1992 et 2001, les neuf

textes réédités ici visent à décrire « les particularités de la production littéraire d'expression française hors Québec ».

Jules Tessier utilise les concepts de déterritorialisation, de translittération et d'acculturation, et aborde plusieurs sujets généraux et spécifiques, tels la « fonction [...] identitaire » des « petites littératures », la « schizophrénie ethnique et linguistique » des « francophones [...] en milieu minoritaire », la « situation d'isolat » de ces derniers, les « mythe[s] et utopie[s] dans la littérature franco-américaine ». L'un des avantages marqués de ce recueil est de remettre sous les feux de la rampe certaines œuvres et certains auteurs acadiens, ontariens, manito-bains et américains dont l'existence est méconnue ou peu discutée, du moins chez le lecteur québécois moyen. On connaît certes le nom des Jean-Marc Dalpé, Patrice Desbiens et Jacques Savoie, et personne n'a oublié Maurice Constantin-Weyer, ce Français qui a séjourné une dizaine d'années au Canada et produit une œuvre romanesque dont l'une des composantes a été couronnées par le Prix Goncourt, en 1928. Peut-on en dire autant des poètes Guy Arsenault, Charles Leblanc, Louise Fiset, Andrée Lacelle, et des romanciers franco-américains (de naissance ou d'adoption) comme Jacques Ducharme, Gérard Robichaud, Félix-Albert, Robert Perreault, Henri Chapdelaine et Grace Metalious ? Le jeune Canadien de l'Ouest Ronald Lavallée reçoit pour sa part un traitement spécial car



Jules Tessier consacre les deux derniers chapitres de son florilège à *Tchipayuk ou le chemin du loup* (1987) : le critique y décrit notamment la « quadrichromie » de ce roman qu'il qualifie de prouesse littéraire.

Jean-Guy Hudon

Jan Spurk
CRITIQUE DE
LA RAISON SOCIALE
L'ÉCOLE DE FRANCFORT ET
SA THÉORIE DE LA SOCIÉTÉ
Presses de l'Université
Laval, Sainte-Foy/Syllepse,
Paris, 2002, 226 p ; 26 \$

Ce que l'on a appelé l'École de Francfort est devenu une référence obligatoire dans le monde de la recherche sociologique. Jan Spurk, lui-même, qui en fait ici une présentation très accessible, a cependant eu, lors d'un voyage en Allemagne, de la difficulté à trouver le lieu historique de cet institut, et a constaté qu'il n'y avait plus personne pour perpétuer la mémoire de la « théorie critique » qui l'a rendu célèbre : plus de chapelle, plus de disciples sur place. Cette « école » n'a été en fait que la réunion de quelques professeurs autour d'un projet de critique sociologique à un moment déterminant de l'implantation du système



capitaliste de production. Après quelques enquêtes restées sans lendemain, l'arrivée d'un État fasciste mit abruptement fin à l'activité des principaux théoriciens de cette école en Allemagne. Max Horkheimer et Theodor W. Adorno se réfugièrent aux États-Unis et durent prendre en compte la sociologie américaine existante. Il en ressortit une nouvelle vision de l'enquête sociologique : la société ne doit pas être analysée comme l'objet de la sociologie, mais en tant que constituant une unité d'individus séparés et autonomes. À partir de recherches empiriques, cette nouvelle approche sociologique cherche à savoir où mène la société. C'est en somme un ambitieux projet.

Jean-Claude Dussault

Marcel Perès
et Jacques Cheyronnaud
LES VOIX
DU PLAIN-CHANT
Desclée de Brouwer, 2001,
193 p. ; 37,95 \$

Cet essai résulte de la rencontre de Marcel Perès, directeur de l'ensemble de musique médiévale *Organum*, et de Jacques Cheyronnaud, spécialiste en ethnologie religieuse de l'Europe. Ce dernier a, par ailleurs,

rédigé une thèse de doctorat sur le lutrin d'église et les chantes. C'est justement à la pratique cantorale, au sein de la liturgie de l'Église catholique, qu'est consacré *Les voix du plain-chant*. Les deux auteurs réhabilitent la tradition des chantes depuis ses origines les plus anciennes. En effet, comme le rappelle Perès, la réforme du chant grégorien, menée au XIX^e siècle et entérinée par le pape Pie X en 1903, a relégué dans l'oubli une manière de chanter fondée notamment sur un art consommé de l'ornementation.

La réflexion de Perès et Cheyronnaud se révèle passionnante, même pour des lecteurs profanes et peu familiers de la musique religieuse. Marcel Perès, notamment, rend compte du développement du plain-chant à travers les siècles, en intégrant de nombreuses références historiques, culturelles et sociales. Il est particulièrement intéressant d'observer à quel point l'évolution de la musique réservée à la liturgie a été liée à des enjeux extra-esthétiques. Ce constat s'impose de nouveau lors de la lecture de la seconde partie de l'ouvrage, dans laquelle Jacques Cheyronnaud évoque les tensions, au sein de l'Église, entre partisans des chantes et défenseurs des chorales paroissiales. Bien que certaines congrégations aient continué de maintenir la tradition des chantes, l'uniformisation des textes et des mélodies s'est largement répandue au XX^e siècle dans l'ensemble du monde catholique.

Un disque compact accompagne *Les voix du plain-chant* et permet de se faire une idée juste de cette pratique, aujourd'hui presque oubliée.

Sylvain Brehm

**Pierre Couture
et Camille Laverdière
JACQUES ROUSSEAU
LA SCIENCE DES LIVRES
ET DES VOYAGES
XYZ, Montréal, 2000,
175 p. ; 15,95 \$**

Cette biographie raconte la carrière du botaniste québécois Jacques Rousseau (1905-1970), que l'on connaît surtout pour avoir été le cofondateur du Jardin botanique de Montréal.

Disciple du Frère Marie-Victorin, homme de sciences passionné et têtue, Jacques Rousseau a eu une vie marquée par l'incompréhension et les contrariétés les plus diverses : maladie, problèmes familiaux, déménagements et critiques de toutes sortes. Or, malgré son mauvais caractère et son humeur imprévisible, il est toujours défendu par son biographe, qui l'admire inconditionnellement. Ce chercheur a d'ailleurs été affilié à de nombreuses institutions importantes où il a laissé sa marque : le Jardin botanique de Montréal, bien sûr, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), le Musée de l'Homme à Ottawa, le Centre d'études nordiques de l'Université Laval. L'ouvrage raconte les différents projets du botaniste, ses nombreux articles, ses voyages et ses explorations de régions alors peu connues : l'Île d'Anticosti et l'Ungava.

Il existe au Québec assez peu d'ouvrages consacrés à nos chercheurs, comme il s'en publie encore fréquemment en France sur Pasteur, Descartes, Jussieu, et les Curie. Aujourd'hui, un prix prestigieux de l'ACFAS (devenue récemment l'Association francophone pour le savoir) porte le nom de Jacques Rousseau.

Yves Laberge

Des livres pour savoir

NB

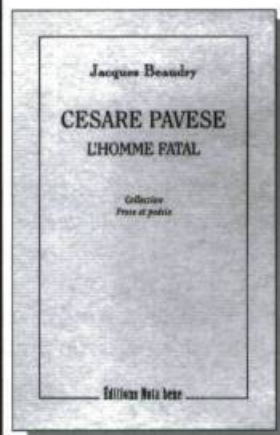
Éditions Nota bene



23,95 \$

250 p.

Dirigé par René AUDET
et Alexandre GEFEN,
un collectif qui pose
la question :
où commence la fiction ?



17,95 \$

145 p.

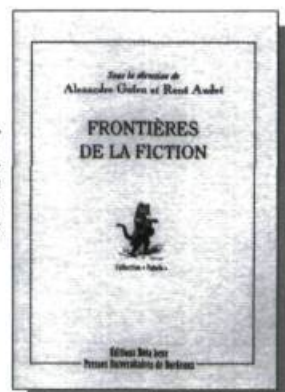
Une grande étude sur un des
oubliés du romantisme
français : Aloysius Bertrand,
auteur de *Gaspard de la nuit*.



25,95 \$

365 p.

Un grand essai de Lakis PROGUIDIS
sur le roman français
des années 1990. Y sont étudiés
des romans de Michel Houellebecq,
Benoît Duteurtre, Richard Millet,
Claude Lucas, Lydie Salvayre
et François Taillandier.



25,95 \$

436 p.

Qui fut Cesare Pavese ?
Un écrivain qui, au moment où
il atteignit la parfaite maîtrise
de son art, se donna la mort.



24,95 \$

342 p.

Une histoire de la littérature
migrante au Québec, de Marie
Le Franc à Ying Chen.
Une nouvelle vision de la
littérature québécoise
par Clément MOISAN
et Renate HILDEBRAND.

**André Durand
LE SECRET
DE RADISSON**

Lanctôt, Outremont, 2001,
337 p. ; 22,95 \$

Quel diable d'homme, cet indomptable coureur de bois de la Nouvelle-France qui se meurt à Londres en l'an 1710, non sans vouloir au préalable se décharger d'un lourd secret... Quel est-il ? La vie d'aventurier qu'a choisie Pierre-Esprit Radisson est si pleine et si tumultueuse que l'on y peut trouver, outre un secret, de multiples sinuosités : jamais à court d'arguments, opportuniste, renégat à l'occasion, qualifié de « perfide à son roi et à sa patrie », il passa « du bord des Français puis derechef du bord des Anglais », une des raisons pour lesquelles il fut le pelletier le plus célèbre, et aussi le plus honni de son temps. Il reste que notre preux et bouillant prospecteur ne nous paraît pas vraiment antipathique sous la plume d'André Durand qui, en vérité, lui prête la sienne.

Dans sa démarche biographique, l'auteur adopte en effet un parti pris résolument anecdotique : plutôt que de faire « parler » les documents et les archives, à grand renfort de notes et de renvois, d'annexes et d'indications bibliographiques, il préfère laisser « parler » l'intéressé, Pierre-Esprit Radisson lui-même. Le livre est ainsi écrit à la première personne du singulier, comme un journal, dans un style fleuri où la verve intarissable du narrateur le dispute allègrement à sa façon de vantard. « Ouvrez grandes vos écoute-

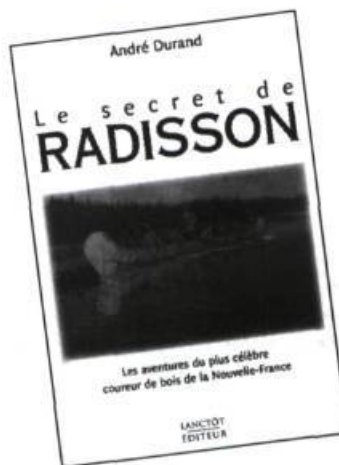
tilles ! Je vais vous en débagouler des capables, vous en sortir des pas piquées des vers. » Force est de constater qu'il nous en débagoule des vertes et des pas mûres, assurément, ce renard de coureur de bois pour qui les vastes et périlleux territoires de la Nouvelle-France n'avaient plus aucun mystère, et dont on partage les aventures comme si on y était... son baragouin en moins, le confort moderne en plus.

Cette lecture réjouissante, par moments désopilante, n'exclut en rien le caractère didactique du sujet, notamment quand il est question des Indiens, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leur mode de vie. Défi magistralement réussi pour André Durand !

Armelle Datin

**Michel Biron
L'ABSENCE DU MAÎTRE
SAINT-DENYS GARNEAU,
FERRON, DUCHARME
Presses de l'Université
de Montréal, Montréal,
2000, 332 p. ; 29,95 \$**

Dans son dernier essai, Michel Biron regroupe trois écrivains québécois qui ont « en commun d'imaginer une société en creux », dont « les bord sont peuplés, mais [...] le centre, [...] vide », et « où la structure n'est pas ». Cette société, dit encore Michel Biron, est « excentrée, élaborée [...] en dehors du pouvoir institutionnalisé », elle « regroupe des personnes situées en marge des institutions » ; l'anthropologue anglais Victor W. Turner l'appelle une « communauté ». Celle-ci développe des rela-



fondée sur des relations de contiguïté, de voisinage, de connivence et d'amitié ». C'est un moderne qui pratique l'« hybridité des genres » et son écriture « maintient le contact entre [son] monde [...] et celui du lecteur ».

Telles sont, grosso modo, les principales données qui orientent la lecture socio-critique pratiquée par Michel Biron sur le corpus de trois « francs-tireurs, rébarbatifs aux regroupements », à savoir, d'abord, *Regards et jeux dans l'espace* (1937) de Hector de Saint-Denis Garneau, dont l'essayiste considère aussi l'essentielle participation à la revue *La relève* ; puis quelques contes de Jacques Ferron, entre autres *Le paysagiste* (1962), et surtout cinq de ses romans, soit *Cotnoir* (1962), *La charrette* (1968), *Le ciel de Québec* (1969), *L'amélan-chier* (1970) et *Le Saint-Élias* (1972) ; enfin, l'œuvre romanesque complète de Réjean Ducharme, dont Michel Biron suit l'évolution de près, de *L'avalée des avalés* (1966) à *Va savoir* (1994).

Un livre qui ne manque pas d'intérêt, même s'il est inégalement convaincant ?

Jean Guy Hudon

**Jean Echenoz
JÉRÔME LINDON
Minuit, Paris, 2001,
63 p. ; 12,95 \$**

Il neigeait ce jour-là à Paris. Jean Echenoz largue une des dernières copies de son manuscrit rue Bernard-Palissy. Récoltant une lettre de refus après l'autre, et s'y résignant presque à vrai dire, il avait rayé jusqu'à ce jour cette trop grande maison d'édition de son carnet des possibles. Pourtant, ce jour-là, Jean Echenoz, romancier avant le titre, rencontre pour la première fois Jérôme

tions fondées, non pas sur l'exercice d'un pouvoir, mais sur l'expérience de la « liminarité », autre concept emprunté à l'anthropologie. Le personnage liminaire, dit Victor W. Turner, « définit le centre de gravité. [...] Seul ce qui gravite autour [de lui] a du poids : le reste, c'est à dire les lois sociales, les groupements établis, les institutions, cela n'existe à peu près pas ». « Le héros liminaire par excellence est celui qui ne possède aucune autorité juridique ou politique. » Comme « l'œuvre liminaire [qui] se tient en bordure des genres », l'auteur liminaire « n'appartient pas à un univers clos sur lui-même » et ne s'exhibe pas comme un professionnel de l'écriture ; c'est plutôt « un écrivain de la proximité », laquelle est « liée à une configuration sociale

Lindon, l'éditeur des éditions de Minuit.

Jérôme Lindon s'est éteint le 12 avril 2001. Le texte fait état de la rencontre et de la relation de ces deux hommes qui durera de 1979 à 2001, de leur longue marche ensemble dans l'espace littéraire ; Échenoz tentant plus d'une fois de rejoindre l'éditeur, réputé pour avoir le pas rapide. Truffé d'anecdotes à saveur intime sans qu'elles ne le soient complètement, ce petit livre est fait de souvenirs issus d'une expérience toute neuve – celle d'Échenoz à cette époque-là – de l'univers de la publication littéraire. Des instants de gêne ordinaire sont traqués ici et là, dont je m'en voudrais de dévoiler les détails. On se surprend entre autres à imaginer la main du romancier qui serre trop fort le combiné de téléphone, ou l'extrême retenue dans ses manières lors d'un dîner en compagnie de l'auguste éditeur. Enfin, que des gestes simples, auxquels viennent s'ajouter les petites distances orgueilleuses et les apprentissages du métier d'écrivain.

La narration sait rendre l'attachement à l'homme qu'a été Lindon – narration qui tranche avec celle, vertement ludique et omnipotente, qu'on lui connaît dans ses romans. Echenoz livre ainsi dans ces soixante-trois pages quelques cellules impressionnistes, un portrait lumineux de ce « pessimiste combattant » qui, dit-on, exérait les états d'âme, et qui fut aux commandes de la désormais légendaire communauté de Minuit. Disons-le : le livre se dévore. Subsiste néanmoins une perplexité

amusée, impression familière d'ailleurs pour qui connaît les fictions d'Échenoz, à la relecture de cette phrase placée en exergue : « Un jour de neige, c'est lui qui descendit tuer le lion dans le réservoir (2 Samuel 23, 20) ».

Lyne Gallant

**Natalie Goldberg
L'ÉCRITURE :
DU PREMIER JET
AU CHEF-D'ŒUVRE**

*Trad. de l'américain
par Marie-Cécile Baland*
**Le Souffle d'Or, Barret-
sur-Méouge, 2001,
281 p.; 29,95 \$**

L'écriture : du premier jet au chef-d'œuvre : que de promesses non tenues se cachent derrière ce titre racoleur qui laissait espérer une analyse un tant soit peu serrée du processus d'écriture et du travail de l'écrivain. Au lieu de cela, les éditions Le Souffle d'Or – qui se spécialisent dans les sujets tels le développement personnel, la connaissance de soi, la spiritualité et la santé au naturel – nous offrent un autre de ces innombrables guides pratiques sur la création littéraire. « [C]omment faire de cette matière brute une nouvelle, un essai, une histoire aboutie ? », « comment dépasser les blocages de l'écrivain, la crainte des critiques et du rejet », énonce la quatrième de couverture. Comment ? En deux temps, trois mouvements, oserions-nous répondre, étant donné que le propre de ce type d'ouvrage est le raccourci théorique, le cruel manque de profondeur et la transmission de conseils rapidement prodigués. Ce



risation par le biais duquel les concepts dont on reconnaît les origines et les paternités sont transformés en nourriture intellectuelle pré-digérée. Il existe tellement d'études sérieuses sur le travail créateur, sans compter les témoignages d'écrivains dignes de ce nom, qu'il serait dommage de perdre son temps avec ce prétendu essai dont le contenu aurait eu avantage à être à la fois élargué et approfondi.

Louise Villemaire

**Jean-Pierre Hardy
LA VIE QUOTIDIENNE
DANS LA VALLÉE DU
SAINT-LAURENT
1790-1835**

**Septentrion, Sillery/Musée
canadien des civilisations,
Hull, 2001, 174 p. ; 34,95 \$**

qui n'implique pas nécessairement que le livre soit truffé de faussetés. Au contraire : l'auteur, qui anime des ateliers d'écriture et a quelques publications à son actif, connaît ce que tout étudiant en création littéraire doit au moins savoir. Quant à sa démarche (envisager le travail de création à travers la discipline zen), elle n'est pas inintéressante. C'est plutôt le ton qu'emploie Goldberg qui gêne. Un ton familier, très très imagé, très terre à terre, très anecdotique où chaque réflexion un tant soit peu pertinente se trouve noyée dans une mer de mises en situation inutiles, de détails autobiographiques superflus, de banalités et de lieux communs. Pour ceux qui ne l'auraient pas encore deviné, le livre de Natalie Goldberg est traduit de l'américain et cela se sent. Passons sur les quelques coquilles et expressions douteuses relevées ici et là et contentons-nous de mettre le lecteur en garde contre cet esprit de vulga-

À quoi servent les archéologues ? Cette question, que pourraient poser de prosaïques fonctionnaires uniquement intéressés par la rentabilité, trouverait sa réponse dans ce très riche catalogue de l'ethnologue Jean-Pierre Hardy, qui utilise les découvertes des archéologues (sans oublier les archives, la correspondance et d'autres sources) pour comprendre les modes de vie des Québécois du début du XIX^e siècle, alors que les maisons traditionnelles ne disposaient pas des systèmes de chauffage, d'éclairage électrique ni du confort auquel nous avons droit aujourd'hui, malgré des hivers toujours aussi rudes.

Ce catalogue racontant la vie des gens ordinaires de naguère se subdivise en cinq chapitres bien délimités : l'habitation (sur les types de maisons), le chauffage (les types de poêles), l'éclairage (lampes, chandelles, lustres), le décor (mobiliers, revêtements muraux, cadres) et

l'hygiène. J'ai particulièrement apprécié le dernier chapitre, consacré à l'hygiène dans le Bas-Canada. On y décrit une foule d'objets usuels d'époque : ici, un lave-mains qui ressemble à une table avec un creux ; plus loin une baignoire portative pour le voyage, ou encore un bassin à barbe, destiné à faciliter le rasage. Les Canadiens étaient en général très propres au début du XIX^e siècle, et il arrivait même en certaines occasions que l'on interdît la communion aux hommes barbus ou mal rasés.

Le point faible de l'ouvrage réside dans la qualité de reproduction de certaines illustrations, parfois minuscules et quelquefois trop contrastées (l'Intérieur canadien de Krieghoff, p. 58 ; Boutique du perruquier, p. 112). Par contre, la documentation et la clarté de l'ensemble sont exemplaires ; le lecteur fera beaucoup de découvertes tout en effaçant plusieurs préjugés.

Yves Laberge

**Jacques Derrida
et Elisabeth Roudinesco
DE QUOI DEMAIN...
Fayard/Galilée, Paris,
2001, 328 p. ; 36,95 \$**

De quoi demain...? Voilà une formulation qui appelle le dialogue, voire l'entretien infini. Le malheur est ici qu'on assiste plutôt à une interview par l'historienne du philosophe et que les observations de la première sont souvent d'une naïveté presque choquante. Il n'en demeure pas moins que la promesse est tenue, au sens où la question engage bel et bien l'avenir, ce qui vient à nous par la démocratie, ce qui résiste à toutes les formes d'appropriation sclérosante et de terrorisme, ce qui excède la réponse calcula-

trice, ce qui me place dans une accueillante position de vulnérabilité. C'est fort de cet indécidable que nous pouvons reconnaître l'épreuve de l'événement, de l'inconnaissable. À partir de ce jeu, tout peut et doit être repensé. Tout ? Oui, tout ce qui tient et se tient sur l'édifice spéculatif liant en occident le philosophique, le politique et l'être humain dans ses rapports complexes avec le vivant, l'animé et l'inanimé.

Ce qui me semble désormais ressortir de façon massive du travail de Derrida, et qu'on voit à l'œuvre de façon active dans cet ouvrage, c'est la responsabilité, la question par excellence, dont les implications ont trait tout autant à la violence à l'endroit des animaux qu'à la génétique, la procréation assistée, la famille, le racisme et la psychanalyse. On la

voit dans les rigoureuses observations à propos de Nelson Mandela ou de Louis Althusser, dans son appui et ses réserves à l'endroit de Georges Bataille (en particulier autour de la notion de souveraineté) ainsi que dans la profonde méditation au sujet de la nécessité de la peine de mort et du droit. Une telle exigence passe inévitablement par la nécessité de ne jamais céder à toutes les formes de chantages (tout autant ceux qui surgissent de soi que ceux qui nous arrivent de l'extérieur) et de cynisme dont l'espace public est souvent saturé, *pas toujours*, heureusement.

Autrement dit, le courage et la lucidité sont plus que jamais nécessaires pour combattre efficacement en ces temps de haine. L'antisémitisme, le racisme, la xénophobie et dieu sait combien

de modalités du fascisme demeurent solidement ancrés, aujourd'hui souvent renforcés par les formes perverses dont se pare la mondialisation. Il ne s'agit pas de diaboliser le néo-capitalisme, ce qui serait ridicule – et jamais Jacques Derrida ne tombe dans ce piège. Mais l'impératif de lutter contre ce qu'il appelle les plaies du nouvel ordre mondial – le chômage, l'exclusion des exilés, les guerres économiques, le trafic d'armes, l'ethnisme, le pouvoir des États fantômes (mafias et drogues) – en allant même jusqu'à promouvoir l'idée de proclamer une « Déclaration sur l'horreur de l'état du monde », est désormais un devoir. Humanité, encore un effort !

Michel Peterson

**Jean-Yves Mollier
LA LECTURE ET SES
PUBLICS À L'ÉPOQUE
CONTEMPORAINE
ESSAI S D'HISTOIRE
CULTURELLE
Presses Universitaires
de France, Paris, 2001,
186 p. ; 39,95 \$**

La réflexion de Jean-Yves Mollier s'amorce sous la forme d'une interrogation : assiste-t-on, au XIX^e siècle, à l'avènement d'une littérature industrielle ou populaire ? Pour y répondre, Mollier examine les rapports complexes entre l'industrie naissante de l'édition et les écrivains, en lien avec le public ainsi qu'avec l'État dont le contrôle demeure constant. S'il est avéré que les milieux populaires accèdent en plus grand nombre à la lecture, au cours du XIX^e siècle, il reste à examiner le contenu de l'hypothétique « bibliothèque du peuple ». L'auteur a choisi de s'intéresser aux feuillets parus dans la presse, aux



J'AI TANT DE SUJETS DE DÉSESPOIR
LAURE CONAN — CORRESPONDANCE, 1878-1924
Laure Conan est un grand mythe de la littérature québécoise. À une époque où bien peu de choix s'offraient aux femmes, elle décida de s'isoler du monde, de rester célibataire et de vivre de sa plume. Ce livre rassemble des lettres écrites par Laure Conan et par ses nombreux correspondants, ainsi que des lettres écrites par des tiers qui parlent entre eux de leur amie Laure Conan. Ces correspondances sont d'une importance capitale pour quiconque s'intéresse à la biographie et à l'œuvre de Laure Conan.
PHOTOS, BIBLIOGRAPHIE, INDEX
2002, 500 p., 36,95 \$ [ISBN 2-922245-66-7]



LES OS
PATRICK DOUCET
Victor n'avait jamais vraiment eu envie de se compliquer la vie. Cependant, par un curieux détour du destin, il se retrouve un matin mort-vivant, ou plus précisément, squelette. Ainsi dépourvu de tout ce qui peut remplir une existence (besoins primaires, plaisirs amoureux, etc.), il sera confronté plus que personne à la nécessité de trouver un sens à sa vie. Déconcertante parodie de roman initiatique, à la fois terriblement ironique et tendrement humaine.
2002, 192 p., 19,95 \$ [ISBN 2-922245-67-5]



LES CONTES DU HASCHISCH
YVES POTVIN
Le narrateur de ces contes consomme le haschisch en connaisseur, avec raffinement. Ayant visité quelques pays exportateurs, il peut se représenter les traditions, les légendes et les conflits entourant la mise en marché du haschisch. Ce livre n'adopte jamais le ton nostalgique du hippie vieillissant, ni celui, mélodramatique, du toxicomane repentant. Il s'agit ici d'amuser et de surprendre, de prendre plaisir à raconter et à se faire raconter des histoires.
2002, 184 p., 19,95 \$ [ISBN 2-922245-68-3]

LES ÉDITIONS VARIA
Distribution : Prologue
www.varia.com
SODEC
c. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4, Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128
Adresse électronique : info@varia.com

romans populaires et aux manuels scolaires, véritables *best-sellers* de l'époque. On y découvre notamment comment l'esprit nationaliste et revanchard, qui prévaut largement après la défaite de 1870, se manifeste dans les livres destinés aux écoliers. D'une manière plus générale, il ressort de ces études que la lecture, même lorsqu'elle est considérée comme un bienfait, n'en demeure par moins perçue comme une activité à surveiller et à encadrer.

L'éducation obligatoire et le positivisme triomphant invitent un certain nombre d'auteurs à élaborer des encyclopédies et des dictionnaires, inspirés par le modèle de Diderot et D'Alembert. Cette volonté de rassembler, classer et transmettre des connaissances inspirera des tentatives audacieuses, dont la plus célèbre est sans doute celle de Pierre Larousse.

La dernière partie de l'ouvrage de Mollier est consacrée à l'analyse des liens entre culture médiatique et culture de masse. Cette section, peut-être une des plus intéressantes de l'ouvrage, met en lumière le rôle de la « presse du trottoir » dans la diffusion des idées, notamment dans le cadre de l'Affaire Dreyfus. Édifiant.

Sylvain Brehm

Philippe Haeck
DIS-MOI CE QUE
TU TROUVES BEAU
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2002,
95 p. ; 18,95 \$

La table d'écriture, publié en 1984, nous en apprenait déjà beaucoup sur l'écrivain ! Philippe Haeck avait commencé par enseigner toutes

les théories littéraires et philosophiques apprises à l'école, mais cela n'intéressait pas les étudiants. Il avait lu les principaux auteurs des années soixante-dix ; il était assez dur dans la critique et assez sec dans sa façon de dire les choses. Certains auteurs pourtant lui disaient que le temps était venu d'écrire autrement, de partager avec les étudiants sa pratique de la lecture et de l'écriture. Il écrivit de la poésie, hermétique d'abord, puis de plus en plus simple, révélant l'intime de l'écrivain-poète.

Son dernier livre, *Dis-moi ce que tu trouves beau*, publié dans la collection « Écrire », retrace la lente évolution d'un homme toujours en éveil, en recherche, attentif à ne dire que ce qu'il voit et sent. Il ne veut pas parler de lui, ni de son passé ni de son avenir. Ce qui l'intéresse, c'est le vivant, maintenant. Il écrit pour être présent. Il se « méfie des intellectuels habiles à manier des concepts, [...] de leurs discours qui se tiennent loin de la vie, [...] ils ne paraissent pas sentir ce qu'est vivre. » Pourquoi préfèrent-ils l'ironie à la gentillesse ? La gentillesse permet pourtant de « dire oui à toute parole ».

Glanés à travers ces pages, quelques bouts de phrases, pour mieux situer l'auteur. « Écrire, c'est le grand plaisir ! C'est refuser de te taire. Mettre un peu d'ordre dans tes pensées, voir les lignes de force de ta vie. Tu désires être aimé pour tout ce qui te traverse, t'anime, t'habite – tu essaies d'aimer les autres ainsi. Des hommes et des femmes ont écrit des livres qui t'ont rapproché de la vie ; tu tiens à cette communauté. Tu n'es jamais seul. » Qu'est-



ce que tu trouves beau ? Suit une longue liste, étalée sur deux pages, très variée, allant et venant entre la nature et les hommes. Ce beau livre de Philippe Haeck invite à fréquenter d'autres auteurs réunis dans la même collection.

Monique Grégoire

Madeleine Gagnon
MÉMOIRES D'ENFANCE
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2001,
104 p. ; 18,95 \$

Cet ouvrage est le quatrième de la collection « Écrire », dans laquelle on demande à des auteures et auteurs du Québec de partager les secrets de leur métier.

Quel genre d'enfant a été celui ou celle qui s'est dirigé vers l'écriture ? Comment voyait-il les gens ? Les choses ? La vie ? Qu'est-ce qui l'a marqué, séduit, apeuré ? Était-il renfermé ? Expansif ? Tourmenté ? À quel âge a-t-il lu son premier livre, écrit son premier texte ? Quand a-t-il senti qu'il était fait pour l'écriture ? Qu'en ont pensé ses parents ? Qu'en pensait-il lui-même ?

Il y a tant de questions qu'on se pose à propos des auteurs ! Leur donner la parole, les faire connaître par le biais de leur propre plume, est assurément leur offrir une tribune privilégiée. L'écriture

est une belle chose, il est légitime de vouloir se rapprocher de ceux qui sont près de la beauté, qui la créent.

Dans le cas de Madeleine Gagnon, c'est tout simplement savoureux.

En six chapitres, elle nous emmène dans sa vie de petite fille, à Amqui, là où elle entend les mots, s'en amuse, se les répète, les voit vivre dans les attitudes humaines, les joies, les malheurs, se les chante, puis apprend à les écouter en histoires, à les lire, puis à les écrire, à s'en mettre de côté pour créer plus tard ses propres histoires. Enfin... Tellement de choses. Et c'est passionnant parce qu'on a l'impression de retomber en enfance et d'y redécouvrir des moments précieux qu'on a oubliés. Un texte très généreux, d'un style superbe. D'ailleurs, le plus étonnant, c'est justement que cette façon que Madeleine Gagnon a d'écrire avec de longues phrases, presque dépouillées de ponctuation, colle à son vécu et aux décors de son enfance avec une vérité déconcertante.

Réjeanne Larouche

Albert t'Serstevens
LE NOUVEL ITINÉRAIRE
ESPAGNOL
Mémoire du Livre, Paris,
2001, 449 p. ; 34,95 \$

Romancier et grand voyageur du XX^e siècle, Albert t'Serstevens (1886-1974) a publié plusieurs récits de voyage dont *L'itinéraire espagnol* (1933), *L'itinéraire yougoslave* (1938), *L'itinéraire portugais* (1940), *Tahiti et sa couronne* (1950-1951, 2 vol.), *Mexique, pays à trois étages* (1955), *Siciles, Sardaigne, îles éoliennes* (1958) et *Le périple des archipels grecs* (1963). L'Espagne en particulier a exercé sur lui une véritable fascination. Pour bien saisir

ce pays, il s'y est rendu à plusieurs reprises et y a effectué quelques séjours prolongés. Aussi, après avoir été publié en 1933, refondu en 1951 et réécrit en 1963, son *Itinéraire espagnol*, devenu *Le nouvel itinéraire espagnol*, est-il considéré à juste titre comme « son meilleur récit de promeneur inspiré ».

À une époque où les guides touristiques pullulent et tendent à réduire la géographie à la description d'un « monde monumental et inhabité », pour reprendre l'expression de Roland Barthes, l'ouvrage d'Albert t'Serstevens se présente comme un « complément à un guide officiel », voire comme une forme d'anti-guide. L'auteur avoue lui-même chercher à « conduire le voyageur pressé – presque tous le sont aujourd'hui – le long d'un itinéraire inédit, lui épargner de perdre son temps en détours inutiles, en escales sans intérêt, et lui faire connaître l'intimité de l'Espagne ». Ainsi, si « Villafraanca est une ville sans caractère », en revanche Mojacar est un « joyau de l'Espagne inconnue » ; si Almeria lui semble « une ville insipide qu'il vaut mieux éviter ou traverser rapidement », la Charca constitue « un des sites les plus émouvants de l'Espagne ». Bref, Albert t'Serstevens propose plusieurs sites à l'admiration du lecteur, mais se défend bien de ressembler à ces guides traditionnels qui font disparaître l'humanité de l'Espagne au profit exclusif de ses églises et de ses monuments. À ses yeux, « l'homme y est aussi passionnant, sinon plus, que la nature et les villes ». De plus, « sous l'angle de la curiosité, estime-t-il, un cabaret vaut bien une cathédrale, et m'en dit parfois bien long sur la cathédrale elle-même ». Voyageur ico-

noclaste, Albert t'Serstevens se méfie donc de l'enthousiasme esthétique et des lieux communs transmis par le savoir livresque. « La littérature, dit-il, est une lentille singulièrement déformante. À lire la plupart des livres sur l'Espagne, on dirait que les monuments fleurissent au milieu d'une terre inhabitée. Ils sont pourtant l'expression de cette même race qui grouille dans les marchés et remplit les cafés ou les casinos ». En somme, « préférant voir en voyageant que de voyager sans rien voir », Albert t'Serstevens, considéré par plusieurs comme « le voyageur exemplaire du XX^e siècle », donne à son aventure une dimension créative et personnelle, un sens qui démarque son récit des itinéraires purement descriptifs et souvent répétitifs. « J'ai toujours cherché, dans mes voyages, à atteindre l'intimité

des pays que je visitais », écrit-il. L'Espagne, loin d'être l'exception, confirme plutôt la règle.

Pierre Rajotte

Hervé Fischer
LE CHOC
DU NUMÉRIQUE
VLB, Montréal, 2001,
400 p. ; 29,95 \$

Tout le monde ayant son opinion sur les nouvelles technologies de communication, il se dit forcément pas mal de bêtises sur le sujet. S'appuyant sur la pensée de scientifiques de renom, d'observateurs aguerris, de défricheurs d'avenir comme sur nos bons vieux philosophes, Hervé Fischer s'emploie à débusquer certains des lieux communs et poncifs qui nous tiennent lieu de vérités dans le prêt-à-penser de l'époque.

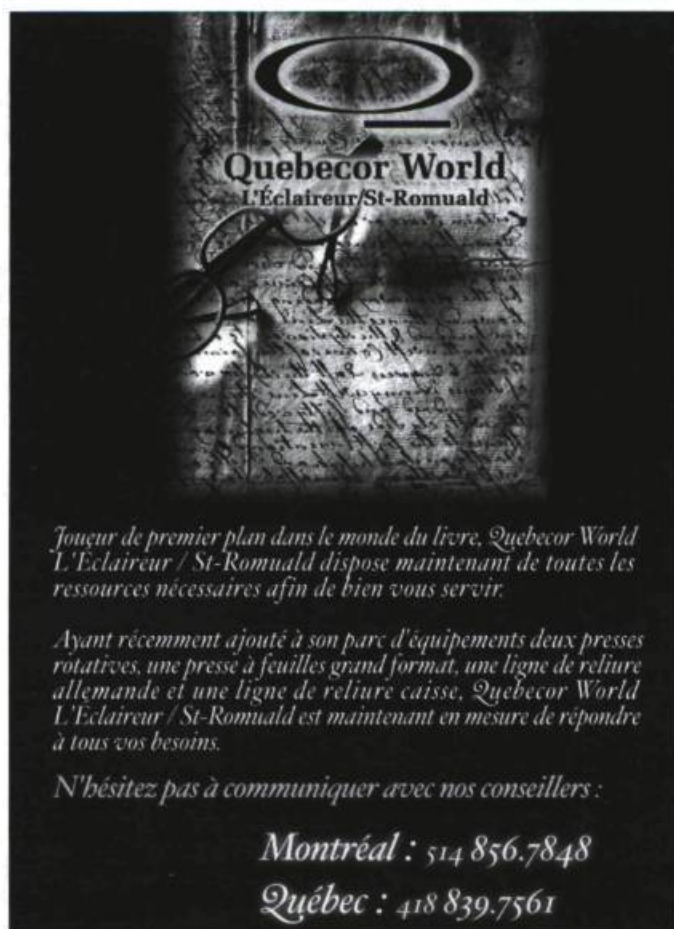
Fondateur du premier

café Internet au Canada, on ne peut soupçonner Hervey Fischer d'être réfractaire à son sujet. Les lecteurs du *Choc du numérique* le constateront, sa passion pour le sujet n'empêche pas l'esprit critique. C'est à la lumière du bon sens, de la culture et de l'humanisme que l'auteur inventorie l'impact du numérique aussi bien dans l'éducation, l'économie, la vie domestique que dans notre espace psychique ou l'agora politique, entre autres champs de l'activité humaine.

Après avoir résumé ce que disent les esprits les mieux au fait de la question dans chacun des domaines abordés, Hervey Fischer nous livre le fruit de ses réflexions sous forme d'aphorismes qu'il appelle les lois paradoxales du numérique. Certaines sembleront évidentes : « Les technologies numériques évoluent plus vite que nos idées » ou « Le fluide numérique est tout à la fois le degré zéro de la solidarité humaine et l'accélérateur de l'économie imaginaire, l'*i-économie* ». D'autres ouvrent des perspectives stimulantes à la réflexion : « Plus les technologies numériques sont puissantes et sophistiquées, plus la mémoire artificielle qu'elles sont censées garantir risque de devenir éphémère » ou « Malgré sa nature technologique, l'Internet agit comme un psychotrope et active l'inconscient ».

Le livre d'Hervé Fischer contribuera pour beaucoup à mettre plus de vérités et moins d'a priori dans le discours ambiant. Au terme du *Choc du numérique*, le lecteur se rendra compte que, ni instruments d'aliénation, ni clés d'un nouvel Éden, les technologies de l'information en sont encore à se bâtir une niche dans le catalogue des inventions humaines.

Yvon Poulin



Joueur de premier plan dans le monde du livre, Quebecor World L'Eclaireur / St-Romuald dispose maintenant de toutes les ressources nécessaires afin de bien vous servir.

Ayant récemment ajouté à son parc d'équipements deux presses rotatives, une presse à feuilles grand format, une ligne de reliure allemande et une ligne de reliure caisse, Quebecor World L'Eclaireur / St-Romuald est maintenant en mesure de répondre à tous vos besoins.

N'hésitez pas à communiquer avec nos conseillers :

Montréal : 514 856.7848
Québec : 418 839.7561